



# Hors-Service

## Solja Krapu



Hors-Service



Solja Krapu

# Hors-Service

traduit du suédois  
par Max Stadler et Lucile Clauss

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions  
82, rue de la Paix  
40380 Montfort-en-Chalosse  
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com  
www.gaia-editions.com

---

Titre original :  
*Mogen för Skrubben*

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première édition (Gaïa, 2011).

Illustration de couverture :  
© livestockimages / istock

---

© 2005, Solja Krapu.  
Alfabeta Bokförlag AB, Stockholm

© Gaïa Éditions, pour la traduction française, 2011.

ISBN 13 : 978-2-84720-855-9

J'ai dû dormir un bon moment. Je viens d'ouvrir les yeux, il fait noir autour de moi. C'est une obscurité dense, totalement insensée. Pas même l'espoir d'apercevoir un rayon de lumière sous la porte. Et le pire, c'est que je sais parfaitement où je suis. Rien à voir avec ce court moment suivant le réveil où l'on se demande où l'on est, sans arriver à s'en souvenir. Non, je connais parfaitement la surface de cette pièce. Elle fait neuf virgule douze mètres carrés, en arrondissant vers le bas. J'en ai moi-même mesuré les dimensions avec un double décimètre.

Couchée sur le côté droit, le revêtement dur de la table me fait mal à la hanche. Du coup, je me retourne pour m'allonger sur le dos. Le néon fixé au-dessus de ma tête se met alors en marche. Il clignote, bourdonne et, au bout d'un court instant, brille de son éclat aveuglant. J'ai dû rester couchée sans bouger pendant au moins sept minutes trente. C'est, d'après mes calculs, plus ou moins le temps que met cette lumière à s'éteindre automatiquement en l'absence de mouvement dans la pièce.

J'aimerais avoir dormi au moins plusieurs heures. Plutôt que sept minutes trente.

Vingt dalles couvrent le plafond. Je le sais.

Je ferme les yeux. Je ne veux pas voir ces vingt dalles.

La table sur laquelle je suis allongée est trop courte, mes pieds dépassent du bord, se balancent dans le vide. Je me redresse et pousse un gémissement en sentant un picotement m'envahir les bras ; j'ai mal partout, surtout aux hanches. Le rêve que je viens de faire était si réel, j'en ai encore mal au cœur. J'étais ici, dans cette pièce,

exactement comme maintenant, en train de dormir, alors que deux hommes passaient devant la porte en discutant. Leurs pas lourds résonnaient dans le couloir. L'un d'eux était le concierge. Il jouait à faire tourner son lourd trousseau de clés. Dans mon rêve, je restais plongée dans le sommeil, impuissante, et me voyais obligée de les laisser partir. J'avais beau essayer de crier, seul un cri sourd s'échappait de ma bouche béante. Les muscles de mon visage étaient crispés, mon corps figé dans une expression arquée, tendue, mais impossible de faire sortir le moindre son. Une fois, Aurora m'avait montré à quoi ressemblait *Le Cri* de Munch quand on mettait le tableau à l'envers : le cri semblait partir en arrière, vers l'intérieur, et museler la bouche. C'est à peu près la sensation que j'ai eue dans mon rêve.

Juste au cas où, peut-être aussi parce que je ne suis pas sûre d'avoir seulement rêvé, je frappe quelques coups à la porte. Sans conviction. Au départ, j'étais certaine que quelqu'un viendrait me sortir de là. Puis, au bout d'un moment, la certitude s'est muée en espoir, et encore plus tard, en scénarios fantaisistes. Je me suis imaginé différents sauveurs. Le chef de la sécurité. Erik, mon mari. Aurora, qui surgirait comme par miracle. Ou Martin Häggström, le professeur de biologie, dont j'avais vu l'Audi blanche garée sur le parking à mon arrivée.

On pourrait penser que, au cours des dernières vingt-quatre heures, j'aurais eu le temps de devenir hystérique. Mais c'est tout le contraire, je suis parfaitement calme. Pas apathique, mais calme. Je me demande si j'ai franchi une étape, si je suis entrée dans une nouvelle phase, car je me suis faite à l'idée d'être obligée d'uriner dans la corbeille à papier. Peu importe que je n'aie pas appelé la mère



d'Evelina. Ou que j'aie eu la flemme de remplir la fiche d'absences ce matin. (À moins que ce ne soit hier – le tout est de savoir si l'on est encore vendredi, ou déjà samedi, voire dimanche.) Ou qu'Erik ait senti le Rosenrot que j'ai mélangé à son hors-d'œuvre. Ou que mes collègues ne nettoient pas la salle de classe après leur cours. Ce n'est pas la fin du monde si on ne pense pas tout le temps au boulot.

Si d'aventure je sortais de ce *cagibi*, je pourrais en tout cas dire que je suis devenue experte en photocopieuse numérique Rank Xerox. Je pourrais peut-être me reconvertir dans ce domaine.

S'il y a quelque chose de bien dans cette pièce, c'est le papier. Les étagères fixées au mur croulent sous les cartons de rames de papier. Il y a aussi bien du A3 que du A4, perforé et non perforé. Et même différentes couleurs. Malgré cela, je m'en tiens au blanc habituel. A4. Non perforé. Le choix en matière de crayons est plus restreint, il n'en reste que quelques bouts. Mais tout au fond du dernier bac coulisant, j'ai trouvé un stylo publicitaire du Syndicat national des enseignants. Je préfère les stylos à bille parce qu'ils glissent mieux sur le papier. Le hic, c'est qu'on ne peut rien effacer. Parfois, je suis obligée de barrer des mots, voire des lignes entières, quand je veux me corriger. Le résultat est alors extrêmement laid.

Aurora dirait certainement qu'elle me reconnaît bien là : toujours chercher à exploiter chaque seconde, toujours faire des choses super utiles, même dans une situation comme celle-ci – enfermée dans le local à photocopies. Et je le reconnais : oui, j'ai essayé de ranger cet endroit, j'ai nettoyé derrière toutes les personnes négligentes qui sont passées ici, j'ai étudié le mode d'emploi de la photocopieuse pour en découvrir toutes les fonctionnalités. Et j'ai réfléchi à toutes

les méthodes imaginables pour sortir d'ici, sans aucun succès bien sûr.

Mais je n'écris pas pour être utile. Pas cette fois. Il ne s'agit pas de préparer des cours ou des réunions de coordination pour le boulot. Et pas non plus de notes que l'on peut prendre lors d'un entretien d'inspection, ou d'un compte rendu réalisé à l'achèvement d'un projet. Toutes ces circonstances qui nous obligent à utiliser un langage fluide, objectif, et dépourvu de fautes. Un langage sans émotion : aucun « Ohhhhhh ! » ou « Aaaahhh » n'a droit de cité dans ce genre de documents. Je ne saurais même pas épeler ce genre de bruits ou d'effusions !

Non, cette fois, Aurora se serait trompée. À l'heure qu'il est, elle ne pourrait pas donner son opinion sur ce que je fais, puisqu'elle ne sait même pas que je suis ici, en train d'écrire. Mais si elle le savait, elle penserait certainement cela, et elle aurait tort. Complètement tort. (Ou, comme Patrik a l'habitude de le dire, singeant les jeux télévisés : « Bzzzz ! Mauvaise réponse ! »)

Ce qui occupe mes pensées avant tout, c'est cette histoire de Rosenrot. Une idée d'Aurora. Comme la plupart du temps. Elle est toujours prête à prodiguer ses bons conseils. Que je sache, je ne lui avais rien demandé. Mais elle a continué à parler, pensant qu'il était de son devoir de m'aider à pimenter ma vie conjugale.

Non. Rayons ça.

Puisque ce que j'écris maintenant ne sera jamais lu que par moi, je n'ai pas besoin d'user de périphrases comme « vie conjugale ». Il s'agit de vie sexuelle. De la fréquence des rapports. Voilà.

Aurora est ma collègue. Professeur de dessin. Et, d'après mon mari Erik, elle exerce une influence néfaste

sur moi. Si je ne la connaissais pas depuis notre enfance à Bjurholm, nous ne serions sans doute pas devenues si proches. Car nous ne nous ressemblons absolument pas. Alors que tout ce que je fais suit une certaine logique, Aurora est – pour dire les choses gentiment – spontanée. Quand je regarde à gauche et à droite, et encore une fois à gauche avant de traverser une rue, Aurora est déjà arrivée de l'autre côté, car elle a traversé en courant. Physiquement, on ne pourrait être plus opposées. Les cheveux d'Aurora sont rebelles, toujours ébouriffés, sa bouche est garnie d'une dentition d'une irrégularité flagrante (on le voit bien quand elle rit, ce qu'elle fait la plupart du temps) et ses yeux gloutons. C'est exactement ça, gloutons. Elle a aussi un côté philosophe, qui lui fait penser que, lorsqu'elle se mêle des affaires des autres, c'est pour leur bien.

Non, il n'y avait pratiquement aucune chance que je la choisisse pour amie – c'est elle qui s'est invitée. C'est elle qui a considéré qu'il allait de soi que nous reprenions notre relation là où elle s'était arrêtée. Quelque chose comme plus de vingt ans auparavant. Sans me demander mon avis, elle a peu à peu fait partie de mon quotidien, et peut-être, d'une certaine manière, aussi de ma vie.

Elle avait compris – non que je le lui aie raconté de quelque manière que ce soit – qu'avec Erik, nous avions arrêté toute vie sexuelle. Elle s'est mise à agiter les bras, ses cheveux ont flotté autour de sa tête et, avec un clin d'œil évocateur, elle m'a parlé d'une pilule efficace vendue en parapharmacie, qui s'appelait Rosenrot. Elle l'avait déjà essayée bon nombre de fois – que n'avait-elle pas essayé ? – et elle soutenait que l'effet était immédiat. Aussi bien sur l'homme que sur la femme.

« Il faut que tu essaies ça », a-t-elle dit.

Elle me harcelait à ce sujet, m'assurant que ma vie de couple inexistante était à la source de ma frustration et de tout ce que j'avais connu de pénible ces derniers temps. Et – je ne sais moi-même pas pourquoi – je l'ai écoutée. (Remarquez que, moi qui enseigne le suédois, j'ai commencé la phrase précédente par « et ». Qu'est-ce qui m'arrive ?)

Une autre partie de moi avait peut-être compris que, d'une certaine manière, elle avait raison. Qu'une relation se fane si l'on n'en prend pas soin, comme elle dit. Et c'est ce qui se passait entre Erik et moi. Notre couple se fanait. Mis à part le dernier tragique essai auquel nous avons procédé dans notre chambre à coucher, je ne peux même pas me remémorer un quelconque instant d'intimité. Depuis quand cela durait-il ?

« Ce n'est pas sain, a-t-elle décrété. Deux adultes en bonne santé qui vivent en couple sont censés coucher ensemble. »

Écouter, ça n'engage à rien, ai-je pensé, je peux toujours écouter ses conseils sans forcément les appliquer. Cette conversation datait d'il y a plusieurs semaines, et je pensais avoir déjà oublié tout cela, mais il s'est avéré que non.

Mercredi, j'avais des courses à faire en ville. (Était-ce mercredi ? Il me semble que c'était il y a un million d'années.) Alors que je remontais en toute hâte la rue piétonne, j'ai remarqué une parapharmacie juste en face d'Åhléns, mais je n'ai fait que passer devant sans y penser particulièrement, car j'avais énormément de choses à faire, dont échanger un jean que Caroline avait acheté.

Après cela, je devais aller chez le fleuriste, acheter des chrysanthèmes pour l'anniversaire de ma mère, et c'est à cette occasion que je suis passée devant le magasin bio situé dans une rue adjacente. Un nom évocateur : « La Pharmacie

Naturelle ». Mais je n’y suis pas entrée pour autant. J’ai simplement noté qu’elle se trouvait là.

Sur le chemin du retour jusqu’à l’arrêt de bus qui devait me ramener en banlieue, je suis passée devant deux autres parapharmacies. Il y en avait une à chaque coin de rue, ce qui ne m’avait jamais frappée auparavant !

Après avoir consulté les horaires, je savais qu’il me restait un bon quart d’heure à attendre avant l’arrivée du bus, ce qui, quand il s’agit d’attendre, est bien long. (Bien que, maintenant que j’ai eu l’occasion de me faire une meilleure idée du temps et de l’espace, je sache qu’un quart d’heure n’est rien du tout.) Peu importe : pour tuer le temps, je me suis rendue dans cette petite boutique, dans l’idée d’y dénicher quelque chose contre la constipation. Ma mère aurait peut-être pu en avoir besoin, alors j’ai pioché un peu dans le rayon des gélules à base de fibres.

Quand ma mère a l’esprit assez clair pour tenir des propos cohérents, elle a l’habitude de dire que les fibres sont bonnes pour la digestion. Je ne veux même pas savoir de quelle manière.

C’est alors qu’une vendeuse a surgi de nulle part – et pas n’importe laquelle ! J’étais seule dans la boutique, quand elle a demandé : « Vous cherchez quelque chose en particulier ? » Il fallait bien sûr qu’elle s’adresse à moi. Prise de court, je lui ai répondu – sans vraiment le vouloir – que je me demandais s’ils avaient quelque chose qui s’appelait Rosenrot. Et bien sûr, ils en avaient. À mon avis, elle venait de suivre un cours de communication avec la clientèle – ou alors elle prenait elle-même toute sorte de produits stimulants –, parce qu’elle s’est dirigée tout droit vers la bonne étagère pour y attraper une boîte. Extra Fort.

Il n’y avait que de l’Extra Fort. Pas de Medium ou de

dosage plus faible. Bon, va pour de l'Extra Fort. Sur la boîte, on pouvait lire que le produit était censé avoir des effets positifs sur l'« attention, la concentration, et l'humeur ». J'ai trouvé cela un peu suspect. Mais, en même temps, c'était tout à fait discret, rien n'était dit à propos d'autres effets éventuels. J'ai alors expliqué quelque chose à propos de la concentration, et la vendeuse a ri aux éclats. Il était évident qu'elle savait pourquoi on achetait ces pilules.

Quand le moment est venu de payer, un autre client est entré dans la boutique. Du coup j'ai essayé de me dépêcher. J'avais acheté tellement de choses – même du fil dentaire, pris en vitesse – que cela a fini par me coûter vraiment cher, le Rosenrot en soi n'étant déjà pas particulièrement donné. Bien évidemment, je me suis rendu compte que je n'avais pas assez de liquide, et j'ai été obligée de sortir ma carte bleue. C'est là que c'est devenu drôle. À la vue de ma carte, la vendeuse m'a reconnue : sa fille était l'une de mes élèves. Youpi!

« Je me disais bien que je vous avais déjà vue quelque part, mais je n'en étais pas sûre, a-t-elle dit, on a dû se voir à une réunion parents-profs. Ida Maria nous a déjà parlé de vous, à la maison.

– Oui, ai-je répliqué, on se fait démasquer quand on utilise sa carte.

– Ha ha ha, c'est pour la concentration bien sûr, et les profs en ont bien besoin ! Vous savez, Ida Maria, l'anglais et le suédois, ça l'intéresse beaucoup, mais, apparemment, tout le monde n'est pas de cet avis. Elle se plaint qu'elle a mal à la tête pendant les cours de suédois. Et en anglais aussi. Elle dit qu'il y a trop de bruit. On se demande vraiment pourquoi il n'est pas possible de faire taire ceux qui dérangent. Vous devriez être plus dure avec eux. À l'école

élémentaire, il n'y avait jamais de problème dans cette classe.

– Vous savez, on fait ce qu'on peut. »

Une petite queue s'était formée derrière moi.

« Bien sûr. Et je ne voudrais pas échanger ma place avec la vôtre. On se doute bien que ça ne doit pas être facile d'être prof de nos jours. »

Son visage s'est à nouveau éclairé, et elle m'a présenté une brochure grise sophistiquée. J'ai lu les grandes lettres dorées sur la couverture : *Soins spéciaux pour vous les femmes, Symptômes de la ménopause, Ostéoporose...* Mon Dieu, quel âge croyait-elle que j'avais ? Je ne voulais pas rester là une seconde de plus que nécessaire pour faire disparaître les boîtes dans mon sac plastique. Je me suis simplement ruée vers la sortie, sans même dire au revoir. Les autres clients se sont écartés sur mon passage, et j'ai imaginé que cela devait ressembler à des quilles s'écroulant au passage de la boule de bowling que lance mon mari Erik tous les samedis.

Pourquoi certains sacs plastique sont-ils si fins que l'on peut nettement voir à travers ? J'ai fourré ce sac au fond du panier où se trouvait le jean de Caroline, me débarrassant de la brochure grise dans une poubelle de la gare routière.

Durant tout le chemin du retour, j'ai essayé d'imaginer la manière dont j'allais m'y prendre pour faire avaler ces comprimés à Erik.

Je devais peut-être juste dire d'une voix complètement naturelle, simplement en passant : « Regarde Erik ce que j'ai acheté en ville : de la médecine douce pour pimenter notre vie amoureuse. » Ou bien, droit au but : « Hé, tu ne voudrais pas essayer un aphrodisiaque ? » Ou peut-être, un

peu affriolant : « Tiens, mon amour, deux pilules pour moi, trois pour toi, et on va faire un petit câlin... »

Difficile à imaginer, sachant qu'on avait déjà du mal à parler du programme télé de la soirée.

Peut-être pouvais-je écraser quelques comprimés et les mélanger à quelque chose. Une gaufre spécialement préparée pour lui. À condition que les enfants n'y touchent pas avant, bien entendu. Peut-être que cela aurait un goût horrible, et qu'il n'en mangerait pas. Ou bien je pouvais les incorporer à une sauce bien épicée. Mais le problème était le même : les enfants en mangeaient aussi. Il me fallait mélanger les comprimés à quelque chose qu'Erik était le seul à aimer.

Chez moi, il règne un principe élémentaire : c'est que toute la famille soit réunie autour de la table, pour manger ensemble au moins une fois par jour. Cela n'est pas facile à organiser, car il me faut jongler entre tous les cours de sport des enfants et autres obligations. Deux fois par semaine, Patrik a son cours de boxe française et, les mercredis et les dimanches, il distribue de la publicité. Le reste de son temps, il le passe dans sa chambre, scotché à son écran d'ordinateur. Caroline a une activité différente chaque soir : il y a les répétitions de théâtre, le bandy\* en salle, les cours de piano, et les copains. Quand Erik n'est pas en voyage d'affaires, il a pour habitude de rentrer à la maison à dix-huit heures, sauf certains jours, où nous avons décidé qu'il devait rentrer un peu plus tôt. Matilda est toujours la pièce la plus facile à placer dans ce puzzle.

---

\* Bandy : forme de hockey sur glace voisine du football où l'on joue avec une balle en liège. *(Toutes les notes sont des traducteurs.)*



C'est pourquoi le dimanche soir, quand je planifie les menus de la semaine, je mets également au point un planning fixant les horaires des repas, différents chaque jour de la semaine. Mercredi, par exemple, il était prévu de manger à dix-huit heures vingt.

Après avoir récupéré Matilda, donné à manger au chat, fait sauté les tranches de foie, bouillir les pommes de terre, mélangé la salade et dressé la table, je me suis mise à préparer un hors-d'œuvre. Un hors-d'œuvre spécial fait d'olives disposées avec du pesto sur des tartines, que j'ai placé bien en évidence au milieu de la grande assiette destinée à Erik.

« Une entrée le mercredi, un jour de semaine ordinaire ?

– Je pensais te faire goûter ça... parce que je vais essayer de le faire quand tes parents viendront.

– Je n'ai pas trop envie. Et, tu sais, ils n'aiment pas le pesto.

– Je suis sûre qu'ils n'y ont jamais goûté. Mais toi tu aimes bien, non ? »

Je ne voulais rien ajouter. Il aurait pu en faire une question de fierté personnelle, et se mettre en tête de ne pas faire ce que je voulais. Dans le pesto, il y avait trois – non, en fait, je n'ai pas besoin de mentir : cinq – comprimés de Rosenrot broyés. Sur la boîte, il était écrit qu'il fallait prendre un comprimé, une à deux fois par jour. Mais je voulais voir si cela avait un quelconque effet, du coup j'ai un peu forcé la dose.

Erik a goûté les tartines, à la suite de quoi il a remarqué que le pesto et les olives mis ensemble, cela faisait trop, mais, par chance, il n'a mis de côté que les olives. J'épluchais les pommes de terre tout en remplissant un verre de lait pour Caroline, qu'elle a refusé de boire. (Elle n'a même pas essayé son jean. *Maman, qu'est-ce que tu as acheté ! Mais*

*ça vient direct des années 80 !*) J'ai signalé à Patrik qu'il devrait aller se faire couper les cheveux, sans recevoir de réponse.

Erik a mangé rapidement. Il a coupé les pommes de terre en gros morceaux. Pas bon pour la digestion – me suis-je dit à ce moment-là, entendant dans ma tête la voix de ma mère à la place de la mienne. Il mâchait à peine, avalait surtout, et faisait du bruit avec ses couverts. Il a posé son verre sur la table d'un geste brusque, et sa bière a éclaboussé la toile cirée. Il ne l'a pas remarqué, mais je me suis levée pour essuyer. À peine a-t-il eu fini de manger qu'il a pris son journal et est parti s'asseoir devant la télévision. Les jumeaux ont disparu dans leur chambre immédiatement après avoir avalé leur dernière bouchée. Matilda a refusé de manger quoi que ce soit de plus, et est descendue de sa chaise haute.

En récupérant les assiettes, j'en ai laissé tomber une par maladresse, qui s'est cassée en deux. Je suis restée un bon moment avec les deux moitiés dans les mains, avant qu'il ne me vienne à l'esprit de les jeter à la poubelle. J'ai entendu Erik monter à l'étage, et j'avais l'impression qu'il téléphonait. Je me suis mise à remplir le lave-vaisselle. Erik est descendu pour me dire qu'il devait retourner au bureau : il avait oublié de faxer un papier.

Il a pris sa veste, et j'ai entendu les clés de la voiture cliqueter dans sa poche.

Patrik est alors réapparu pour demander à se faire emmener pour distribuer ses tracts. Il faisait un temps de chien. Mais Erik a objecté qu'il pouvait très bien y aller à vélo, ça ne lui ferait que du bien, avec tout le temps qu'il passait collé à son ordinateur. En plus, il était pressé. Patrik s'est fâché, et a traîné ses lourds paquets jusqu'au garage.

« Tiens, d'ailleurs, a-t-il dit, c'est une pub pour le haut débit. Pourquoi est-ce que ton entreprise ne s'y met pas ? »

Mais Erik était déjà dans la voiture, et n'entendait pas.

J'ai passé la soirée dans la chambre, à mon bureau. Matilda voulait que je lui lise un livre mais, obligée de corriger les rédactions de mes quatrièmes, je lui ai dit que je n'avais pas le temps. Elle a réclamé encore et encore jusqu'à ce que je me fâche. Je sais que j'ai été un peu brutale quand je lui ai mis son pyjama. J'ai fini par céder, et j'ai dit d'accord, je te lis un livre. Un seul, pas plus.

Quand Matilda s'est enfin endormie, après que je lui ai lu quatre livres (et relu pour la deuxième fois la moitié d'un autre), je me suis relevée, avec mal aux yeux et des vertiges. J'ai compté les rédactions, et j'ai vu qu'il m'en restait encore plus de la moitié à corriger.

Comme en transe, j'ai corrigé une rédaction après l'autre. Je déteste arriver à l'école sans avoir fait ce que j'avais prévu, alors j'ai lu chaque mot mal orthographié, j'ai écrit les corrections dans la marge, ainsi que commentaires et encouragements. J'ai entendu Patrik rentrer et aller sous la douche. J'ai ensuite entendu une nouvelle fois la porte d'entrée s'ouvrir – cette fois, c'était Caroline. Peu après, de la musique a commencé à gronder dans sa chambre.

Je lisais et corrigeais, me représentant les élèves l'un après l'autre devant moi. Certains maugréaient, les doigts crispés sur leur stylo, se contentaient d'écrire l'essentiel. D'autres en faisaient des tartines sans jamais en arriver au fait. Je voyais la salle de classe, les couloirs, et me suis mise à penser alors au prof de bio, Martin Haggström – sans aucune raison.

Au moment où j'écris cela, dans le local de la photocopieuse, je me souviens exactement à quel point je me suis sentie idiote ce soir-là. Je suis restée couchée longtemps, bien éveillée, en pensant au travail et aux collègues. J'avais des

papillons dans le ventre, attendant impatiemment le retour d'Erik à la maison.

Peut-être avais-je été injuste avec lui en pensant qu'il négligeait sa famille. Il avait un travail très prenant et, si l'on considérait les choses à long terme, c'était une bonne chose qu'il s'y consacre avec tant d'implication. Je tournais et me retournais sous la couette. J'avais l'étrange sentiment d'être totalement consciente de mon corps, comme jamais auparavant. J'ai secoué mon oreiller, et lui ai mis des coups de poing pour le bomber, avant d'enfoncer ma tête dedans. J'ai dû finir par m'endormir, car je n'ai jamais entendu Erik revenir à la maison.

Avec le recul, je comprends pourquoi j'ai oublié de mettre mon téléphone à charger pendant la nuit. C'est une des choses qu'en ce moment même je paie cher.

# Hors-Service

Solja Krapu

traduit du suédois par Max Stadler et Lucile Clauss

Eva-Lena a une vie bien rodée, entre la maison, les trois enfants, le mari et le collège où elle enseigne.

Eva-Lena est ultra-organisée. S'impose de programmer des menus équilibrés pour toute la famille, trois cent soixante-cinq jours par an. Les règles de vie et la rigueur avec lesquelles elle dirige son équipée familiale effraient un peu son entourage.

Un vendredi en fin d'après-midi, elle se dit qu'elle pourrait s'avancer pour lundi matin en allant faire des photocopies au collège. Idée lumineuse ! Sauf qu'Eva-Lena se retrouve enfermée dans le local de la photocopieuse. Pour le week-end. Pour tout le week-end ?

**Solja Krapu** est née en Finlande en 1960 et vit en Suède depuis ses 16 ans. Poétesse, auteure de livres pour enfants, elle est un des piliers du mouvement slam en Suède, et lauréate de plusieurs prix. Sa présence scénique, son humour, ses textes fins et espiègles, captent la poésie de nos propres vies.

VI-18 • 10 €

« À la fois poétique et percutant. »  
*La Voix du Nord*



**KAYAK**  
— COLLECTION —

NOUVELLE ÉDITION